

Rencontre à Berlin¹

Françoise Samson

Le refoulement

Il n'y a aucune garantie quant aux données fournies par notre mémoire, chacun a pu dans sa vie maintes fois, et parfois à son grand dam, le constater, n'est-ce pas ? Freud l'affirme dans son texte sur le souvenir-écran. Tous nos souvenirs sont falsifiés, remaniés, réécrits par le fantasme. Il n'y a pas plus de garantie que d'origine, qui l'une comme l'autre ne sont que fiction, autrement dit façon pour les humains, êtres de parole, de faire avec le réel.

Alors pour nous consoler de ce qu'il n'y a pas d'origine, supposons un commencement, ou plutôt un premier temps mythique : quand le vivant, la chair vivante est mordue par le langage, le signifiant, le symbolique donc, ça fait un trou dans le réel. Un trou à la fois ouvert et définitivement clos à la conscience : le trou du refoulement originaire, *Urverdrängung*, dit Freud, pour justifier par un opérateur logique l'existence du refoulement dit secondaire. Cette morsure du signifiant sur le vivant est aussi la première irruption de jouissance, un point de fixation (*Fixierung*) à partir duquel les trois « dimens(t)ions » R, S, I vont se mettre en mouvement, dans une configuration particulière à chacun.

Quand cela a-t-il commencé ? Nul ne peut le dire, la seule chose que l'on puisse dire, c'est : il était une fois... Alors on part de la naissance (Cf Rank et le traumatisme de la naissance) tout en sachant que cela a commencé bien avant et qu'une analyse est aussi façon de rouvrir le dossier des grands parents, voire des arrière grands parents, voire de la société, de la ou les langues dans lesquelles on est né, toutes choses en somme avec quoi le sujet va inventer sa lalangue : jetée dans le froid du monde, la petite grenouille est soumise aux stimuli de l'extérieur et aux excitations de l'intérieur, ne sachant pas encore bien faire la différence entre les deux, en un mot désorientée, pas encore tout à fait finie, ne sachant pas encore que s'il y a un pare-excitation pour ce qui vient de l'extérieur, il n'y en a pas pour ce qui vient de l'intérieur. En un mot notre petite grenouille est *hilflos*, sans recours, et a bien besoin d'un autre secourable qui le guide, le protège et mette des mots sur ses cris. Comme cet autre secourable a aussi des exigences, des moyens de défense contre la pulsion s'avèrent nécessaires : le refoulement est l'un d'eux. Freud dit que c'est un acte. Donc en principe quelque chose qui va modifier celui qui a fait cet acte ?

La « représentation pulsionnelle », celle de cette première irruption de jouissance, jaillie de la rencontre entre chair et langage - en lacanien on pourrait dire le signifiant premier - est à tout jamais tombée dans un puits sans fond. « Le matériel en traces de souvenir, à partir duquel il [le souvenir falsifié] a été forgé, nous est resté inconnu dans sa forme originelle² », nous dit Freud dans ce texte sur les souvenirs écrans. On le voit, il nous faut bien la supposer cette première rencontre et la construire avec du symbolique, injecté justement lors de cette primordiale rencontre : vertige, à chaque pas, le trou s'ouvre et se referme, entre chaque mot, ça pulse, depuis qu'un jour, une fois ça a commencé à pulser, à me pulsionner à partir d'un signifiant dont je ne sais pas le sens, ni même s'il en avait un. Ne pourrait-on dire que cette sorte de big-bang qui expédie dans un puits sans fond une partie de mon être et laisse l'autre sur la margelle, est l'amorce de la division subjective ? Que cela ouvre à la possibilité de se séparer de l'objet ?

Ce trou-là est une sorte de tourbillon qui « exerce une attraction sur tout ce avec quoi il peut se mettre en relation ». C'est lui qui va en quelque sorte activer, soutenir le « refoulement secondaire, le refoulement proprement dit », en quelque sorte lui servir de base constituante (On entrevoit là aussi la paradoxale difficulté à laquelle un être humain est confronté et sa fragilité : une base constituante qui

¹ Chaque année, depuis maintenant cinq ans, Jean-Guy Godin et Françoise Samson participent à une réunion de travail avec les collègues de la Freud-Lacan Gesellschaft de Berlin. Ces deux textes ont été présentés lors de la rencontre du 10 mai 2014 à la Psychoanalytische Bibliothek Berlin, rencontre qui s'est déroulée en deux temps : d'abord dans le cadre du séminaire clinique fermé puis dans celui du séminaire public « Schwer zu sagen – Sprache, Affekt und das Unbewusste » (Difficile à dire – langue, affect et inconscient) animés par Claus-Dieter Rath.

² S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », *OCF*, tome III, Paris, PUF, 1988, p. 276

est un trou, une faille !) à partir des « rejets de la représentance pulsionnelle refoulée ou des « *Gedankenzüge* », (traits, trains, suites de pensées) venus d'ailleurs mais qui sont entrés en relation associative avec eux³ ». Pour qu'une motion pulsionnelle soit refoulée, deux mouvements conjugués sont nécessaires : l'expulsion du conscient (*Abstoßung*) et l'attraction (*Anziehung*) par le *Urverdrängt*.

Mais la représentance pulsionnelle refoulée continue à exister dans l'inconscient et à s'organiser, à se ramifier et à faire des nœuds de relation. Le refoulement ne perturbe que la relation au conscient. Ainsi le magma pulsionnel continue à bouillonner - autre façon de dire que la représentation refoulée a conservé son investissement⁴. Comment saurions-nous que, collée sous la surface de la terre, il existe de la lave en fusion, si les volcans ne la recrachaient pas, si les mouvements de ces masses brûlantes ne déplaçaient pas les plaques sur lesquelles nous vivons ?

Nos paroles, nos mots ont une doublure pulsionnelle, ils sont parfois si chargés de jouissance qu'ils nous brûlent la langue et bien sûr, si nos lapsus, nos actes manqués ne provoquent pas toujours des catastrophes comme les tremblements de terre, ils n'en sont pas moins des éruptions qui viennent parfois fâcheusement dire une vérité dont nous aurions bien préféré ne pas voir pointer l'insolence. Quant à nos rêves, ils nous font souvent bien des pieds-de-nez, ils peuvent aussi nous faire horreur, n'est-ce-pas ?

Etant donné que le conscient, nous dit Freud, ne peut plus exercer son influence sur la représentance pulsionnelle, celle-ci « prolifère dans le noir et trouve des formes d'expression extrêmes, qui, une fois qu'elles sont traduites et présentées au névrosé, non seulement lui apparaissent nécessairement comme étrangères, mais même l'effraient en lui présentant le mirage d'une force pulsionnelle extraordinaire et dangereuse⁵ ». Cette force pulsionnelle trompeuse est le résultat d'un déploiement non inhibé dans l'imagination et de l'embouteillage résultant d'une satisfaction qui a été refusée (*versagt*), ajoute-t-il. C'est de là que naissent les loups garous, les succubes, les vampires et autres monstres effrayants. Soulignons cette expression de Freud « déploiement non inhibé dans l'imagination » Autrement dit, la résistance exercée par le conscient induit une sorte d'inflation imaginaire et bien entendu la meilleure façon de ramener l'imaginaire à de justes proportions, de l'empêcher de glisser⁶, c'est de le border avec du symbolique. C'est ce que nous tentons d'obtenir dans la cure par la règle fondamentale : dire tout ce qui passe par la tête sans trier, sans juger et sans retenue. Les coupures que peut faire l'analyste dans ce qui est dit et qui est, répétons-le, doublé, voire enrobé d'une jouissance qui s'ignore parce que refoulée, vont permettre à l'analysant de débarrasser ces mots de ce trop de jouissance. En quelque sorte la jouissance s'amenuise... et au lieu que ça me nuise, j'en suis allégée. Et ce souvent sans que, tout d'abord, je n'en sache rien d'autre qu'une certaine allégresse à l'issue de la séance alors que j'y étais arrivée accablée. Enfin ne soyons pas trop optimistes : le contraire se produit aussi. Et ce, souvent aussi sans que l'analyste ne dise rien de spécial, ne fasse une interprétation fulgurante : le fait de dire, en sa présence comme adresse, peut avoir le même effet.

« Nous observons, à cette occasion, que le patient peut faire défiler ainsi une telle série d'idées incidentes, jusqu'au moment où, dans le cours de celle-ci, il se heurte à une formation de pensée, dans laquelle la relation au refoulé transparaît si intensément dans son action qu'il doit répéter sa tentative de refoulement⁷. » Nous pouvons en avoir bien des exemples dans notre travail quotidien, ainsi cette patiente qui par trois fois dans la même séance oublia le seul mot qui lui était resté d'un rêve, mot d'une langue étrangère, véritable condensé de son histoire subjective et pulsionnelle, point-nœud, dirait Freud, aux nombreuses ramifications.

La résistance du conscient à admettre une motion pulsionnelle est bien entendu variable selon les individus, selon le degré de déformation de celle-ci opérée par le refoulement, selon son plus ou moins grand éloignement par rapport au refoulé originaire. Souvenons-nous de ce que Freud disait dans « La

³ S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, Paris, PUF, 1988, p. 191.

⁴ S. Freud, « L'inconscient », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 219.

⁵ S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 192.

⁶ Voir à ce propos le texte de Jean-Guy Godin, « Accroches. Les petites pattes antidérapantes du rêve », *Carnets de l'EpSF* n° 82-83, Novembre-Décembre 2011, pp. 15 à 19.

⁷ S. Freud, « Le refoulement », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 192.

psychothérapie de l'hystérie » de l'archivage des souvenirs pathogènes en fascicules organisés en faisceaux concentriques sur le mode du trajet de déplacement du cavalier dans le jeu d'échecs et qui convergent vers le noyau pathogène. Plus l'on se rapproche du noyau plus la résistance augmente.

Toujours est-il que le refoulement est une dépense constante d'énergie, alias le contre-investissement, car la pulsion n'est pas refoulée une bonne fois pour toutes, le refoulement est « au plus haut degré mobile », dit Freud, on pourrait dire aussi mobile que la pulsion est pulsative, elle qui réclamant sans cesse satisfaction, tente par tous les moyens d'y parvenir, sans bien sûr y arriver, puisqu'elle ne fait que tourner autour de l'objet sans jamais pouvoir l'atteindre, « ça n'est jamais ça » et ce « ça n'est jamais ça » relance le moteur pulsionnant. Freud dit, notons-le, que le facteur pulsionnant découle de la différence entre le plaisir de satisfaction trouvé et celui qui est exigé. D'ailleurs le mot *Trieb* comme le mot pulsion et motion pulsionnelle, *Triebregung*, portent en eux cette mobilité, ce déplacement constant : ça bouge, ça pulse et quand ça ne pulse plus, on meure.

Et comme ça pulse beaucoup et fort aux débuts de l'existence humaine, on comprend la nécessité du refoulement pour pouvoir faire partie, plus ou moins honorablement et sans trop de souffrance, de la société dans laquelle on est né. Freud nous dit que le motif et la visée du refoulement est l'évitement du déplaisir, et il y a des motions pulsionnelles qui sont telles qu'elles devraient apporter du plaisir mais en fait n'apportent que du déplaisir, car elles sont inconciliables avec les exigences de la réalité. Il affirme aussi que la plupart des refoulements ont lieu dans l'enfance. Et en fait du refoulement nous ne connaissons que les ratés, autrement dit les retours du refoulé. Quand un refoulement a réussi, nous n'en savons strictement rien. C'est ce qui fait dire à Lacan, me semble-t-il, que le refoulement, c'est le retour du refoulé.

Dans toute cette affaire le facteur quantitatif joue un rôle de premier plan, c'est lui qui va décider de bien des destins de la pulsion et ce, dans ce cadre général auquel est contraint l'être humain du fait de son parasitage par le langage : la pulsion n'est que représentée, pour se faire reconnaître elle doit en passer par le défilé des signifiants. « Une pulsion ne peut jamais devenir l'objet de la conscience, seule le peut la représentation qui la représente. Mais, même dans l'inconscient, elle ne peut se trouver représentée par rien d'autre que par la représentation⁸ », nous dit Freud. C'est justement ce montage qui lui donne un corps. Autrement il ne serait que charogne, bout de chair réelle. Mais cela nous ne pouvons le dire justement que parce que nous parlons, que nous avons le symbolique. Vertige à nouveau, n'est-ce pas, qui peut garantir cela ? Pas moyen de faire autrement que de se faire la dupe d'un discours, pour nous du discours analytique, autrement dit pas moyen de s'en sortir sans la fiction, sans une fiction de garantie qui tiendra le temps qu'elle tiendra. Et ce n'est sans doute pas pour rien que Freud disait que la pulsion est notre mythe.

Pour faire retour le refoulé a bien des tours dans son sac : le lapsus, le rêve, l'acte manqué, la formation réactionnelle, la conversion, le symptôme, le mot d'esprit et l'affect en général. Mais c'est aussi dans le fantasme que la pulsion va trouver un abri, un cadre, et va soutenir le désir. La sublimation, qui est aussi façon de faire avec la pulsion, en principe, se passe du refoulement. Ainsi pour illustrer d'une façon quelque peu osée ce qu'est la sublimation, Lacan a cette formulation : « Eh bien ! dans cet article, à mille reprises, Freud nous dit proprement que *la sublimation est aussi la satisfaction de la pulsion*, alors qu'elle est *zielgehemmt, inhibée quant à son but* [en d'autres termes :] alors qu'elle ne l'atteint pas. *La sublimation n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion*, et cela *sans refoulement*. En d'autres termes, pour l'instant je ne baise pas, je vous parle. Eh bien, je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais. C'est ce que ça veut dire. C'est ce qui pose d'ailleurs la question de savoir si, effectivement, je baise⁹. »

La formation réactionnelle, la conversion et le symptôme sont en effet fabriqués avec le même matériau pulsionnel, ce sont des ratés du refoulement, des formations de compromis, alias formations de substitut, pour chacun d'eux d'un style différent.

Nous faisons quotidiennement l'expérience que les mots dits, lus, ou entendus, des images et des sons, portés par la voix et le regard, ont un effet sur notre corps, notre humeur, nos sentiments, bref provoquent des affects. Mais que ce soit de l'amour, de la haine, de la rage ou toute autre

⁸ S. Freud, « L'inconscient », *OCF*, tome XIII, *op. cit.*, p. 216.

⁹ J. Lacan, Le séminaire, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, séance du 6 mai 1964, p.151.

manifestation affective, l'affect, selon Freud, est un montant d'énergie pulsionnelle (libido, intérêt) qui est accroché à une représentation ou à un groupe de représentations. Ce qui est commun à tous les mécanismes du refoulement, c'est le retrait de l'investissement d'énergie. Autrement dit, la tâche proprement dite du refoulement, c'est de liquider l'affect, de désaffecter la représentation qui pose problème. Bien entendu, ici, il faudrait s'attarder sur cette reine des affects qu'est l'angoisse, mais ce sera pour une autre fois !

C'est en tout cas par eux, les affects, que nous pouvons avoir une idée de cette fameuse pulsion. « Il peut d'abord arriver qu'une motion d'affect ou de sentiment soit perçue mais méconnue. Elle a été obligée, par le refoulement de sa représentance véritable, de se connecter à une autre représentation, et elle est maintenant tenue par la conscience pour la manifestation de cette dernière¹⁰. » Nous avons là un des trucs préférés du refoulement pour arriver à ses fins, à savoir que le conscient dorme sur ses deux oreilles : diviser la représentation de l'affect qui lui est rattaché et envoyer l'affect se nouer à une autre représentation. C'est particulièrement flagrant dans la névrose obsessionnelle. Mais cette liquidation de l'affect peut aussi s'effectuer grâce au déplacement (*Verschiebung*), c'est le cas dans la phobie (du père au loup, au cheval ou à tout autre animal), ou encore dans « la belle indifférence des hystériques » par disparition pure et simple (*völliges Verschwinden*) et pour la conversion hystérique par condensation (*Verdichtung*). Il arrive parfois qu'un patient déclare : « Je le sais intellectuellement mais je ne le ressens pas, tant que je ne le ressens pas, cela me reste étranger. » Ainsi aussi cet analysant qui est resté de marbre à la mort de ses deux parents, a pleuré toutes les larmes de son corps à la mort un an après de son chat.

Le refoulement peut se servir de ses outils que sont le déplacement et la condensation grâce à ces « points de contact », des « ponts de liaison », des mots-ponts (*Wortbrücken*), par exemple « prendre la fleur » et « déflorer », ou grâce à de « faux nouages » que Freud nomme aussi mésalliance, autrement dit des outils venus du symbolique. Pensons au rire dans l'histoire d'Emma entre les commis et l'épicier que Freud dessine dans l'*Esquisse*, aux variations de l'Homme aux rats sur « Rat, Ratte, Raten » et aussi à sa formule « Glejisamen ». Un autre exemple plus récent : l'image survenue chez une patiente en séance d'« une robe sur un cintre » qui a dévoilé « la robe de femme enceinte » de sa mère enceinte d'un petit frère, ou encore chez un autre patient le sentiment de honte ressentie soudain, très longtemps après un acte de la petite enfance, acte évoqué de nombreuses fois en analyse sans que lui soit rattaché le moindre sentiment de honte.

Ces exemples montrent de plus, comment ces points de contact font la liaison entre trace de souvenir, souvenir d'enfance et fantasme. Ils nous montrent aussi que notre seule arme est l'équivoque, qui déjoue le déplacement, dénoue les faux nouages, tout en dupliquant la jouissance qui s'y trouve collée et qui va peu à peu pâlir d'être ainsi reproduite.

N'est-ce pas, à force d'être adressés à l'analyste, les souvenirs douloureux ne laissent plus couler leurs larmes, les mains crispées par la phobie du toucher ne refusent plus d'écrire ou de caresser, les mots qui brûlaient la langue s'essaient à la poésie, la gorge serrée par l'angoisse se met à chanter, bref les représentations se désaffectent peu à peu. En somme on pourrait dire que le trajet d'une analyse serait de mettre au jour les représentations refoulées et de les réaffecter correctement, puis de les désaffecter à nouveau.

¹⁰ S. Freud, « L'inconscient », *OCF, tome XIII, op. cit.*, p. 217.

Identification et symptôme¹¹

Je voudrais dans ce court texte mettre l'accent sur l'identification, les identifications – sur ce qui fixe le sujet - et notamment sur ce couple qui pourrait constituer l'identification fondamentale : la première forme d'identification, et l'identification par le trait unaire. Cela m'amènera à reprendre les liens tissés par Freud entre le symptôme - une forme de jouissance qui se répète - et les trois identifications qu'il isole et qui font l'identification triple du sujet.

Et pour ce faire je vais revisiter deux vignettes cliniques – sur lesquelles il y a longtemps je m'étais arrêté – et qui mettent en lumière cette articulation des deux identifications et comment l'identification au trait unaire soutient l'identification fondamentale du sujet. Le trait unaire est « le fondement, le noyau de l'idéal du moi », nous dit Lacan. « Le trait unaire », continue-t-il, « n'est pas dans le champ premier de l'identification narcissique, auquel Freud rapporte la première forme d'identification. Le trait unaire [...] est dans le champ du désir [...] »¹², c'est-à-dire dans le rapport du sujet à l'Autre. Autrement dit, l'identification fondamentale, incarnée selon Freud « dans une sorte de fonction, de modèle primitif que prend le père¹³ [...] » est dans le registre du réel, alors que l'identification au trait unaire, signifiant premier, est dans le registre du symbolique. Ces deux identifications se distinguent d'une troisième, à « cet objet dont la pulsion fait le tour, [à] cet objet qui fait bosse, comme l'œuf de bois dans le tissu que vous êtes, dans l'analyse, en train de reprendre – l'objet *a* », qui fonde aussi l'assurance du sujet – une autre forme d'identification, ou plus exactement « qui fonde l'assurance du sujet dans sa rencontre avec la saloperie qui peut le supporter, [c'est-à-dire dans sa rencontre] avec le petit *a*¹⁴ ».

La vignette clinique sur laquelle je m'appuie maintenant montre avec une certaine netteté l'identification du sujet soutenue par le trait unaire - la marque portée par la voix. Dans ce cas aussi, cette marque qui fait identification redouble le nom propre - ça s'articule au nom du père - et accroche le fantasme - donc quelque chose de l'idéal.

Ce que semble découvrir cette analysante - mais, dit-elle, elle le savait déjà depuis longtemps - c'est la fonction d'un son : le son « o long » (au) qui résonne particulièrement. Lorsqu'il est prononcé, elle se sent visée, concernée. Il se retrouve dans des noms qui désignent des lieux associés au côté paternel, au père. Cette sorte de découverte se produit après un constat : son grand-père paternel mort jeune, n'a pas vécu ; il n'a fait que fonctionner, travailler - pas de place pour un autre désir. Elle s'est mise, coulée, à la place de ce mort, qui représentait pour son père un idéal, sinon l'idéal. Il apparaît sur une photographie, figé et digne, figé dans sa dignité. C'est cet idéal qu'elle assume. Elle a pris l'idéal de son père. Elle est donc digne, travaille, ne vit pas, pour le dire en raccourci. Elle dit cela aussi d'une autre façon, par sa crainte d'être affectée d'une « tumeur », d'être condamnée.

Donc accroché à cet idéal de vie, ce son « o » (au) l'identifie, la fixe dans une identité. Pour le décrire et pour en parler, elle dit « o traîné ». Il s'oppose tout à fait au « o » de mon nom, lui « petit o léger ». Quand elle l'entend prononcer – il n'est pas dit qu'elle le distingue à chaque fois – elle éprouve comme un malaise, une honte. Elle se sent en somme démasquée. « Ce « o », c'est moi », dit-elle. « Si je le prononce, moi, cela me réconcilie avec moi, cela agit sur moi » - « Plus exactement, moi, c'est ce o traîné. » Une lettre, un son, mais qu'il faut qualifier, préciser, décrire et ça ouvre à une autre articulation.

Cela peut apparaître comme une traîne, une parure, mais il nous faut l'intégrer au nom du trait (à la façon de nommer ce trait qui autrement resterait comme une lettre imprononçable). Ce trait dès lors

¹¹ Prononcé le 10 mai 2014 à la Psychoanalytische Bibliothek Berlin, voir note 1 p. ???

¹² J. Lacan, Le Séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, séance du 17 juin 1964, p. 231.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*, p. 232.

apparaît composé de ce couplage d'une lettre (en attente d'être phonétisée) et d'un contenu imaginaire porté par l'adjectif, traînant, si je puis dire, un cortège de significations.

Lorsque je souligne ce terme traîné en traînant la voix – il n'y a pas de recherche d'effets théâtraux de ma part - je récolte une réponse, une dénégation : « ce sont vos trucs d'analyste » et un lapsus plus tard qui dira encore autre chose sur ce traîné (une traînée, une fille de rien... etc.). Elle cherche un mot, « fosse à purin », le mot purin ne lui vient pas, à la place s'impose putrin, « fosse à putrin ». Ça s'articule à ce « o » long (au), n'est-ce pas ? Et c'est un peu comme ces fleurs en papier qui se déplient dans l'eau. Ce « o » désigne comme une fosse, une tombe. On a donc l'articulation d'une tombe et d'une putain.

Elle énonce alors le fantasme suivant : elle aimerait bien se prostituer une fois, faire commerce de son corps, faire l'amour avec un inconnu pour de l'argent et que ce soit non pas sadique mais un peu violent. Elle pense qu'elle éprouverait une autre jouissance différée, liée non à l'acte – peut-être quand même liée à l'acte - mais au fait que cet acte lui procurerait de l'argent dont elle pourrait jouir. Le fantasme s'accroche à sa position de fille digne et la détourne, la retourne en fille indigne, mais c'est la doublure du même fantasme : je pourrais aller jusqu'à me prostituer, j'aimerais éprouver cette jouissance-là. Ce « o traîné » est, dira-t-elle, un de ses noms secrets, un de ses noms propres.

L'intéressant, c'est l'ensemble de l'articulation : ce trait, ce son dans la voix. Il renvoie à son nom propre – qui est un prénom - insatisfaisant ? - impropre à la nommer tout à fait. Il est pris aussi dans son prénom (Claude). Il articule une modalité du trait unaire portant sur la voix, s'agrafe avec l'identification fondamentale qui porte l'idéal du moi (le Père) et le fantasme et le fait qu'elle en soit prisonnière, qu'elle y soit contenue : après un rêve où elle se voit comme une prairie à la fonte des neiges, gorgée d'eau, elle évoque la fosse, la tombe où Antigone s'enterre vivante et dit : « Ce « o » est une prison permanente. »

Je vais maintenant prendre aussi dans la clinique un autre moment d'articulation du trait et de l'identification fondamentale. Ici c'est un autre exemple clinique, déjà mentionné ailleurs pour sa singularité et qui souligne cette articulation.

« J'aimerais être un poireau » me dit un patient au début d'une séance, et à ma question : « Mais pourquoi ? », je récolte la surprise de cette réponse : « parce qu'on les met en rang d'oignon. » C'est un trait d'esprit, n'est-ce pas, ça y ressemble, que d'associer l'oignon et le poireau. C'est une sorte d'événement de la cure, car lui-même est surpris par ses paroles. Elles désignent aussi par cet humour sa position séductrice et sa volonté, son désir de se rendre, comme on dit, aimable à l'Autre. Mais cette phrase, je la prendrai non seulement comme un ornement du discours (et je n'ai pas entendu souvent de tels ornements) mais aussi comme une vérité éclatante – à prendre à la lettre - qui propose un sens végétal à ses aventures. Elle dit son attrait du végétatif et appuie le caractère potager de ses aventures. Dans son potager personnel il est en retrait. Les plantes domestiques n'ont pas de relations sexuelles – comme lui. Ce dont il se plaint modérément.

Par son trop de sens cette phrase fascine. Ainsi que par cette articulation entre le « je » qui voudrait être... et le « on » qui range (un Autre). Elle fait comme une énigme. L'association du poireau à l'oignon, cousin, voisin, se ferait pour la propriété qu'on lui prête et qui pourrait lui être empruntée, de comme lui – se ranger : on range les choses en rang d'oignon. Cette phrase noue deux identifications - mais elle suppose que cette réunion peut se lire dans le raccourci frappant d'une figure de discours. Elle donne la structure articulée de l'idéal du moi fait de ces deux identifications - au père et au trait unaire - nouées entre elles, l'une supportée par l'autre¹⁵.

« J'aimerais être un poireau », c'est un désir d'être, qui n'est pas un désir de « Un » que le « Je » n'est pas. Indication alors que cette identification au père, cachée par le Poireau idéal, exige d'être soutenue. Le symbolique va soutenir le réel (ou le faire exister). Le sujet s'accroche à ce signifiant premier qu'est le trait unaire. Être un, pour être rangé, ne plus être poireau que par ce trait de rangement. Rentrer dans le rang, pour être parmi les quelconques. Il faut faire fonctionner ce trait comptable. C'est un appel au trait qui réduise le sujet au trait de la différence : à l'identification par un trait. Ça pourrait nous faire dire qu'il y a un trop d'identification à cet objet – celui qu'il est pour le désir de l'Autre, l'objet du désir qui caractérise la troisième identification. Être un et poireau parce que ça

¹⁵ *Ibidem*, p. 231.

poirote, ça pousse droit, parce que ça n'est embarrassé ni de ses pensées ni de son sexe mais surtout Un.

L'identification végétale se calerait dans le jeu de ces plantes. Poireau : marque de l'idéal, insigne de l'idéal, du dit premier. Oignon porteur du trait comptable : un poireau rangé parce qu'il reçoit la marque prise à l'oignon, un S1. De l'ordre mais aussi de l'effacement à être un parmi d'autres et non plus l'objet désordonné de sa mère, de la jouissance de l'Autre. L'identification, qui a pris la place du choix d'objet, permet de se séparer de l'objet. L'identification au trait est plus légère que l'identification à l'objet qui peut, comme le dit Freud, s'abattre sur le moi et l'assombrir.

* *
* *

Dans les derniers temps de son séminaire et notamment dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan s'interroge sur la fin de l'analyse et répond : « Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait, ou ça ne serait pas s'identifier, en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme¹⁶. »

La question qui surgit tout de suite c'est : qu'est-il ce symptôme, puisque c'est ce symptôme qui conduit l'analysant à la cure et que le passage par la cure, par des années d'analyse est supposé avoir transformé le dit symptôme ? Parallèlement dans l'enseignement de Lacan, sa conception du symptôme se modifie, le symptôme n'est plus défini comme « une signification » prise « dans un procès d'écriture¹⁷ » qu'il suffirait de produire à la lumière pour le faire disparaître, ou comme un mot, un nom secret qui une fois prononcé s'envolerait dans les nuages, comme le dit Freud. C'est une jouissance, un reste de jouissance qui cependant peut se dissoudre – Lacan n'abandonne pas cette idée qu'il formule dans *L'insu* que le symptôme puisse se dissoudre et disparaître dans son Réel.

Retenons cependant deux choses. La première : le symptôme au terme de l'analyse n'est plus le même, il ne s'agit plus de la même jouissance. L'analyse bute sur une sorte de jouissance irréductible, un reste de jouissance. Une analyse commence par une mise en forme des symptômes – ce que note Freud en insistant sur le fait que l'analyste ne doit pas craindre au début de la cure une accentuation des symptômes ; et ce que reprend Lacan avec sa formulation de la rectification des rapports du sujet au Réel, dans lesquels le symptôme est bien évidemment impliqué. Lacan note d'ailleurs de manière très freudienne que c'est dans les perturbations de la vie amoureuse et le choix d'objet d'amour que gît une part importante de l'expérience analytique¹⁸ et que réside ce symptôme qui travaille le corps ou la pensée. Pas étonnant alors que ce qui commence dans la vie amoureuse trouve sa terminaison dans la vie amoureuse : le symptôme, c'est le partenaire, déclarera Lacan dans *L'insu*.

La deuxième chose concerne la fin de la cure. S'identifier « en prenant ses garanties, d'une espèce de distance », voilà ce que la cure apporte : ce repérage, une garantie produite par la distance prise par rapport au symptôme. Ici aussi Lacan s'accroche au partenaire sexuel. « J'ai avancé que [...] ça peut être le partenaire sexuel. [...] le symptôme pris dans ce sens, c'est ce qu'on connaît le mieux sans que ça aille très loin [...] Qu'est-ce que ça veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir-faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller¹⁹ [...] » Savoir le manipuler. Toutes choses qui vont dans le sens, pour un psychanalyste, de ce que sa pratique lui demande.

Savoir y faire avec son symptôme, ça a quelque chose de curieux, « ça a quelque chose qui correspond avec ce que l'homme fait avec son image », nous dit Lacan curieusement²⁰. Mais peut-être pouvons-

¹⁶ J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 16 novembre 1976.

¹⁷ J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 444-45 : « C'est ainsi que si le symptôme peut être lu c'est parce qu'il est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture. » NDLR

¹⁸ J. Lacan, *L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, séance du 9 janvier 1963, p. 109.

¹⁹ J. Lacan, *L'Insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, séance du 16 novembre 1976.

²⁰ *Ibidem*.

nous en attraper une idée si l'on considère la construction, le maquillage de son visage pour une femme - pour une femme mais pourquoi seulement pour une femme ? -, et le travail de construction de son image narcissique avant d'aller affronter l'épreuve du « monde ».

Dans cette première séance de *L'insu*, Lacan rappelle les trois identifications de Freud – que je vais courtement reprendre, non sans avoir souligné que Freud noue étroitement symptôme névrotique et identification lorsqu'il étudie trois cas de formation de symptôme dans le chapitre sur l'identification²¹. Freud va dégager trois modes d'identification – trois modes de fixer un sujet dans une identité – plus un quatrième qu'il appelle identification narcissique et qu'il situe du côté de la perversion, mais que Lacan place dans l'identification fondamentale, c'est-à-dire dans la première.

D'abord, nous dit Freud, l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet. Ensuite, par voie régressive elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal par introjection de l'objet dans le moi. Enfin, elle peut naître chaque fois qu'est perçue une certaine communauté avec une personne qui n'est pas objet des pulsions sexuelles.

L'identification trace un rapport à l'objet. Mais l'identification est aussi un moyen de se séparer d'un objet : on s'identifie à l'objet dont on veut se séparer ; l'identification est la condition de la séparation. « Peut-être cette identification est-elle d'une façon générale la condition pour que le Ça abandonne ses objets », nous dit Freud dans « Le Moi et le Ça ²² ».

Mais ce rapport à l'objet par, avec l'identification nous montre aussi un autre chemin qui peut commander les affects de dépression ou de manie (légèreté), sur lesquels Freud et Lacan s'arrêtent : comme dans la mélancolie, la dépression, grave ou non, est marquée par l'emprise de l'objet sur le moi : « l'ombre de l'objet s'étend sur le moi ». Identification à l'objet dont on n'arrive (ou dont on ne veut) pas à se séparer. Au contraire, dans la phase maniaque l'objet est rejeté du moi. Le moi est délesté de l'objet : c'est un moi allégé du poids de l'objet.

Mais revenons aux identifications ou à l'identification. Dans cette séance de *L'Insu* Lacan rappelle ces trois identifications qu'à mon tour je vais reprendre. Trois identifications d'ordre différent qui à elles trois font l'identification du sujet, constituent le sujet, le fixe dans une identité – c'est l'identification triple comme la qualifie Lacan.

La première identification, Lacan la qualifie de fondamentale. Ces premières identifications nous ramènent à la naissance de l'idéal du moi, « derrière lui se cache », nous dit Freud, « la première et la plus importante identification de l'individu, l'identification au père. C'est une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet²³. » Lacan reprendra cette identification en insistant sur le fait qu'elle porte l'amour. C'est l'identification amoureuse au père qui pour Lacan est la condition de l'amour. A partir du séminaire R.S.I., dans lequel il parle aussi des trois identifications, Lacan associe de manière étroite l'amour au Nom-du-Père comme quatrième rond du nœud borroméen à quatre ; on a l'impression qu'il associe jusqu'à les confondre l'identification au père – amoureuse - et le Nom-du-Père comme porteur de l'amour - le quatrième rond, donc - qui lie ensemble le R, le S, le I. Pas d'amour sans cet accrochage au Nom-du-Père. J'ai déjà évoqué un moment clinique, où justement les amours multiples et successifs d'une patiente étaient la doublure de sa recherche ou de son aspiration vers le Nom-du-Père, vers les Noms-du-Père. Les avatars de ses amours tenaient aux défaillances du Nom-du-Père.

Puis la deuxième, Lacan parle de l'identification de participation. C'est l'identification hystérique – sa prédominance qualifie la structure – mais elle fonctionne dans toute structure. Prendre le symptôme (douleur, jouissance) de la personne aimée ou haïe, c'est l'identification hystérique : être accroché par le symptôme de l'autre (du semblable) c'est l'identification au désir, à l'objet du désir (à l'objet central du nœud).

²¹ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », chap. VII “L'identification”, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 167.

²² S. Freud, « Le Moi et le Ça », chap. 3 “Le Moi, le Sur-Moi et l'Idéal du Moi”, *Essais de psychanalyse, op. cit.*, p. 241.

²³ S. Freud, *ibidem*, p. 243, cf. note 6 où l'identification au père glisse vers l'identification aux parents, c'est-à-dire à l'identification à l'Autre.

Et la troisième, que Freud fabrique d'un trait « *hoch beschränkt* » très rétréci, que, nous dit Lacan, « j'ai appelé trait unaire ». C'est un trait qui peut être pris à une personne indifférente, une personne aimée ou non. C'est quelque chose qui n'a pas spécialement affaire avec une personne aimée²⁴. Un trait unaire est choisi comme constituant la base d'une identification.

Voilà donc les trois modes d'identification. Ça fixe une identité, mais comme on peut le noter, ce sont plusieurs identifications qui font un sujet. On verra un peu plus tard que Lacan répartit ces trois modes d'identification sur ses trois registres Réel (la première), Imaginaire (la seconde) et Symbolique (le trait unaire). Il y a déjà tout pour lire le nœud borroméen, nous dit-il.

Mais faisons retour à Freud, à « Psychologie des foules et analyse du moi » et à son chapitre VII, « L'identification ». Il y considère trois cas de formation de symptômes. Tous les trois sont pris dans le processus d'identification du sujet.

Le premier : quand la petite fille contracte le même symptôme douloureux que la mère et alors :

1) Ou bien l'identification est « celle du complexe d'Œdipe » et signifie une volonté hostile de se substituer à la mère et le symptôme exprime l'amour objectal pour le père. Il réalise la substitution à la mère sous l'influence de la culpabilité. C'est alors, déclare Freud, « le mécanisme complet de la formation de symptôme hystérique ». La souffrance signifie l'identification à la mère et le désir pour le père.

2) Ou bien le symptôme est le même que celui de la personne aimée (ainsi Dora imite la toux du père). L'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification : c'est une façon d'avoir l'objet. Poursuivons encore un peu avec Freud : « Dans les conditions propres à la formation du symptôme, donc du refoulement [n'oublions pas que le symptôme est une production du refoulement], il arrive souvent que le choix d'objet redevienne identification, donc que le moi s'approprie les qualités de l'objet » ; on passe du registre de l'avoir à celui de l'être. Il ne doit pas nous échapper que « les deux fois [et c'est ici que Lacan repère le trait unaire] l'identification est partielle, extrêmement limitée et n'emprunte qu'un seul trait à la personne objet ».

3) Le troisième cas de formation de symptôme est celui dit des jeunes filles du pensionnat²⁵.

Une jeune-fille reçoit de son amoureux une lettre qui suscite sa jalousie à laquelle elle réagit par une crise d'hystérie. D'autres jeunes filles au courant de ce fait vont attraper cette crise comme un virus. Elles s'approprient le symptôme non par compassion mais par identification : elles souhaitent aussi un rapport amoureux et acceptent la souffrance qui s'y rattache. « Un des moi (sujet) a perçu une analogie en un point. » Il se forme une identification en ce point et cette identification se déplace sur le symptôme que l'un des moi a produit. L'identification par le symptôme (que Lacan appelle identification par l'objet *a*) devient l'indice d'un lieu de coïncidence des deux moi.

Ce sont plusieurs identifications – ou une identification triple - qui font un symptôme et un sujet. Elles s'articulent ensemble dans le processus d'identification du sujet. Lacan n'énonce pas de manière précise comment les identifications sont articulées ensemble - sauf peut-être dans le séminaire XI : « [...] j'ai mis l'accent sur la deuxième forme d'identification pour y repérer et en détacher l'*einziger Zug*, le trait unaire, le fondement, le noyau de l'idéal du moi²⁶. » En résumé, dira-t-il, le sujet se soutient du trait unaire pour son identification fondamentale. Il prend un trait symbolique pour soutenir une identification réelle.

Dans *R.S.I.* Lacan distribue l'identification dans ses trois catégories R, S, I. « L'identification, l'identification triple - nous dit Lacan - telle qu'il [Freud] l'avance, je vous formule la façon dont je la définis. » Voilà comment : « S'il y a un Autre Réel, il n'est pas ailleurs que dans le nœud même et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. » Cet Autre réel « faites-vous identifier à son imaginaire, vous avez alors l'identification de l'hystérique au désir de l'Autre. Ceci se passe en ce

²⁴ J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, op. cit., séance du 16 novembre 1976.

²⁵ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », chap. VII "L'identification", *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 169.

²⁶ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 231, séance du 17 juin 1964.

point central » (du nœud à trois) – où Lacan situe l'objet *a*. « Identifiez-vous au Symbolique de l'Autre réel, vous avez alors cette identification que j'ai spécifiée de l'*einziger Zug*, du trait unaire. Identifiez-vous au Réel de l'Autre réel : vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père et c'est là que Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour²⁷ ».

Pour en revenir à Freud, poursuivra Lacan plus tard, « n'est-il pas étrange que d'identification il ne nous en énonce que trois, et dans ces trois - souligne Lacan - il y a tout ce qu'il faut pour lire mon nœud borroméen²⁸. » Autrement dit, l'identification triple de Freud est une préfiguration de la tripartition lacanienne du R.S.I., du sujet borroméen. Avec cette déclaration dans laquelle il associe la fin de la cure avec le symptôme, la formule suivante pourrait être proposée : le symptôme, c'est (sait) ce que vous êtes. Les deux écritures conviendraient. Le savoir (la jouissance) s'égale à l'être.

²⁷ J. Lacan, *R. S. I.*, séminaire inédit, séance du 18 mars 1975.

²⁸ *Ibidem*, séance du 15 avril 1975.